

Le choléra

Je dois revenir en arrière pour relater un triste passage qui fit époque et influa passablement sur le développement de nos villages coloniaux, qui en subirent un temps d'arrêt.

Déjà les fièvres intermittentes commencèrent à se faire sentir, ce qui était d'ailleurs présumé¹ et prenait de l'extension faute de prévoyance – c'étaient des Roses.²

Sur la fin de l'été 1851, un choléra asiatique, violent, vint apporter le deuil et la panique parmi nous.³

Il commença par sévir dans les villes où il fit de nombreuses victimes. Cela d'autant mieux qu'on ne savait guère le combattre efficacement. Progressivement, ce terrible fléau pris de l'extension, et se propagea dans les colonies de tous côtés.

Dans notre village cette épidémie fut très virulente, dura assez longtemps et reparu l'année suivante.

Pour donner une idée de la virulence, je dirais entre autre fait, que d'une famille de neuf personnes tous assez grand et fort il n'en resta qu'une ; le père seul échappa au terrible fléau, huit moururent en moins de quinze jours.⁴

Qu'on juge du désespoir de ce père de famille rester seul au logis funèbre.

Non loin de cette habitation, un autre colon resta seul aussi, sa femme et ses deux grandes filles partirent enlevée en quelques jours.

A l'extrémité du village, une famille entière, père, femme et 3 enfants succombèrent en huit jours. La maison resta déserte.

Beaucoup périrent : ce qui me frappa le plus, ce fut la violence de cette épidémie sur certaines personnes.

Par exemple, un de ces jours néfastes étant sur le seuil de la porte de notre maison je vis passer un de nos voisins revenant de défriché, vers les onze heures pour déjeuner.

Cette homme était une de ces solides charpentes, grand, assez gras, sanguin, épais, encore jeune : 40 ans à peine tout ce qu'il y a de plus solides, un peu obtus, parlant peu, mais travaillant beaucoup, courageux auquel broussailles ne faisaient pas peur. Il le disait d'ailleurs en montrant l'étendue de son terrain avec un geste vigoureux.

-- Moi je me charge d'abattre tout ça, et en peu de temps encore c'est pas moi qui refoulera.⁵

¹ Dans le sens de *prévu*.

² Comparé à ce qui allait advenir.

³ Il y eut deux épidémies de choléra en Oranie, l'une en 1849 (affectant notamment les colonies agricoles) et l'autre en 1851, plus connue puisqu'elle frappa très fortement Oran et causa le célèbre vœu à la Vierge de Santa Cruz et le pèlerinage annuel subséquent. En 1851, Fleurus ne fut que légèrement atteint, à la différence de Saint-Cloud et d'Assi-Ben-Féeah, qui furent mis en quarantaine (*cf. Fleurus en Oranie*, chap.3). L'épidémie que Gustave décrit est en fait celle de 1849.

⁴ Il s'agit des Jacques, qui fréquentaient les Rabisse à Fleurus, étant originaires de la Meuse, pas trop loin de Saint-Dizier. Ils étaient 7, non pas 9. Le 30 août meurt Léonie Jacques (5 ans), suivie, le 16 octobre, par sa petite sœur Léontine (2 ans), puis, le 20, par une autre sœur, Maria (7 ans) et, le lendemain par leur mère, Elisabeth Nicolle (28 ans). Il ne reste auprès de leur père, Joseph, que le petit Alfred (1 an), qui le quitte à son tour le 23 octobre.

Le pauvre, il ne refoula point mais ce fut le choléra qui se chargea de l'abattre lui même.

Tout au plus s'il y avait une heure que je l'avait vu passer, que quelqu'un vint me dire :

Vous savez un tel, hé bien il est mort. Il vient de mourir dans des souffrances atroces en se roulant a terre, il est tout noir, a les membres retournés.

Je n'y voulait pas croire quoi que la personne me parlait fut toute troublée, toute pâle.

Je me dirigeait de suite vers la demeure du voisin toute prêche.

La chose n'était que trop vrai, je vis ce colosse célibataire au milieu de la première pièce, a moitié déhabiller, le visage noir convulser, la bouche tordue entr'ouvrte.

Le médecin venait d'arriver, il leva ses bras en l'air d'un geste désespérée, il dit, quand même, il n'y avait rien a faire, l'attaque a été foudroyante, ce qui arrive parfois chez les natures apoplectiques, plétoriques.

D'ailleurs aussi que pouvait ce médecin débordé appeler de tout côtés, entourés de moribonds, manquant d'aides et du nécessaire.

J'aidais les personnes présentes a mettre le mort sur un matelas à terre, des déjections se voyaient partout. Cela lui prit en entrant chez lui, et en une heure tout etait fini.

D'autres partirent en six et douzes heures, mais l'épidémie se prolongeant devint moins violente. De pauvres malades ne furent enlever qu'après trentes heures de souffrances. Heureux ceux et celles qui finirent plus tot.

Nôtre mère, après s'être prodigué en soins auprès de nos voisins, fut contagionnée elle-même et rendit le dernier souffle après trentes six heures de martyres, malgré tous les soins possibles.

Cette maladie épidémique est atroce par les souffrances qu'elle occasionne ; les crampes de tous les membres font pousser des cris déchirants aux malades, les personnes présentes en sont très affecter.

Nôtre village quoi que bien situé par rapport a d'autres plus en contre-bas, fut très éprouver, ainsi que plusieurs autres, un surtout fut aux trois quart décimé, dépeupler.

Chose bizarre, un village situé a 3 kilomètres du nôtre ne fut jamais atteint d'épidémie et très peu par les fièvres, à quoi attribuer cette immunité, voilà ce qu'il aurait été urgent de savoir.⁶

Je suppose qu'aujourd'hui par un travail approfondit, nos savants qui n'auraient pas menqué de se rendre sur place, en aurait probablement découverts la cause, et cette cause eut peut être été d'une grande utilisé publique pour l'avenir.

Quand l'année suivante et d'autres, l'épidémie repartut, elle fut moins violente, il y eut moins de victimes, et le village en question ne fut pas d'avantage atteint.

Cette épidémie découragea beaucoup de colons qui demandèrent a retourner en France et partirent. D'autres les remplacèrent lentement, ce qui n'avança pas le travail.

⁵ Jean-Baptiste Bop (41 ans, né à Sarrebourg) qui avait rejoint début 1849 son frère cadet Joseph, convoyé de 1848. C'est la pré-concession de Joseph qu'il se chargeait d'aider à défricher.

⁶ Assi-Ben-Okba, qui disposait d'eau de source, qui stagnait donc moins.

Les fièvres intermittentes

Maintenant ce furent les fièvres intermittentes qui battirent leur plein et même se font encor sentir de nos jours, faiblement.

A cette époque, bien peu d'hommes et de femmes y échappèrent, aussi des enfants, c'est la malaide endémique du pays.

Sans être dangereuse à entraîner la mort, ou très peu gravement, celui qui en est atteint sérieusement n'est pas bon à faire un grand travail, à moins d'être doué d'une énergie extraordinaire, tel qu'un de mes frères.

Quand le matin il sentait la fièvre venir, ce qui se fait sentir par un malaise, des bâillements prolongés et répétés, puis des frissons, il prenait sa pioche et quoi que puisse faire la force de la fièvre, il piochait toujours sans relâche, amenant ainsi la transpiration avant le moment, forcément. Cela tant et si bien que la fièvre était vaincue.

A plusieurs reprises elle le reprit, à chaque fois il en fut vainqueur par l'énergie.

Sept personnes sur dix furent atteintes des fièvres, mais plus ou moins fortement.

Pour quelques uns, cela ne durait qu'un mois, d'autres d'avantage, même des années, avec des intervalles.

Un ancien soldat devenu colon trainait sa fièvre depuis douze ans. Aussi avait-il une triste mine.⁷

Moi même à l'âge de quatorze ans je fus atteint de ces fièvres intermittentes dont je ne parvins à me débarrasser qu'après trois années, cela malgré toutes les doses de quinine en poudre, en liquides, et en pilules.

Ainsi que tous les remèdes de bonnes femmes que j'essayais fussent-ils des plus extravagants, tel que de boire un litre de cognac en 20 minutes le matin avant la fièvre.

Ce qui aurait tué un homme bien portant ne me produisit aucun effet, probablement que l'effet de la fièvre paralysa le travail de l'alcool, si bien que une heure plus tard, je rejettais le tout comme je l'avais pris et que la fièvre continua son œuvre. Ce ne fut que le changement d'air et les bains de mer qui me guérir en un mois de temps.

D'ailleurs, pour les personnes atteintes sérieusement des fièvres intermittentes tenaces, ce qu'aucun remède ne peut guérir, il est connu et recommandé de faire faire une traversée en mer, c'est à dire de retourner en France, cela suffit pour les couper, quitte à repartir plus tard si la situation l'exige.

⁷ Probablement Auguste Rabisse, le frère aîné de Gustave, né à Saint-Dizier en 1821, blessé sous les drapeaux pendant son service militaire dans le Constantinois vers 1842, deuxième garde-champêtre de Fleurus (de 1851 à 1859).